

L'ÉCHO DES COLONNES

Octobre 2007

Editorial

N°28

Le samedi 25 novembre 1967, l'Association des anciens élèves du Lycée de Rennes, fondée le 11 août 1867, célébrait son centenaire aux sonneries de chasse à courre du Rallye Saint-Hubert de Rennes. Cette manifestation était l'occasion de présenter aux membres présents au restaurant Ar Millin de Châteaubourg, le film « Mon Lycée aux rayons X » réalisé par le Caméra-Club du lycée sous la direction de Monsieur Le Bourbouac'h.

Quarante ans plus tard, l'Association Amélycor est particulièrement heureuse d'avoir participé au sauvetage des films du Caméra-Club. Elle entend poursuivre son action pour faire connaître le patrimoine culturel du Lycée, rassembler tous les anciens élèves et tous ceux qui s'intéressent à l'architecture et à la mémoire de cet établissement.

Au cours du dernier trimestre de l'année 2007, de nombreuses manifestations, consacrées à deux anciens élèves du Lycée de garçons de Rennes, marqueront la vie de l'association.

Paul Ricœur (1913-2005), l'un de nos plus grands philosophes, était resté attaché à cette ville de Rennes où il avait appris à « marcher dans la vie ». Le colloque international qui se déroulera aux Champs Libres les 18 et 19 octobre 2007 veut rendre hommage à ce penseur engagé pour qui « la philosophie avait vocation, non seulement à s'ouvrir à d'autres disciplines, mais encore à se communiquer au plus grand nombre ».

Alfred Jarry (1873-1907), poète et romancier, chroniqueur brillant, metteur en scène, traducteur, auteur d'opérettes et marionnettiste a été le principal inspirateur des avant-gardes du début du XXe siècle. Dans le cadre de la célébration du centenaire de sa mort la bibliothèque de Rennes, en partenariat avec Amélycor, proposera à partir du 7 novembre une exposition sur la vie et l'œuvre du créateur de la pataphysique, un café littéraire, un récital d'Hélène Delavault et la projection du film de Jean-Christophe Averty sur Alfred Jarry.

Amélycor vous invite à participer nombreux à ces manifestations.

Pour le comité de rédaction

Le président

Jos Pennec

Ne me fermez pas ! Le blount s'en chargera



Enthousiasme présidentiel

C.L. J.-N. Cloarec

Association pour la MEmoire du LYcée et COllège de REnnes

Cité scolaire Emile Zola 2 avenue Janvier CS 54444

35044 RENNES Cédex
www.amelycor.org

Document

1952

Cette photographie aérienne (51 x 40 cm), retrouvée récemment, nous a été confiée par Madame Pennanéac'h, intendante du lycée.

C'est un document très intéressant malgré un tirage un peu défectueux (angles assombris que nous avons coupés dans le cliché principal).

Nous ne disposons d'aucune mention d'origine.

La date pourrait être l'été 1952.

La couverture de l'aile de jonction avec la chapelle est, en effet, terminée en juin 52 et les échafaudages démontés durant l'été 53. Or, cet été-là, la construction de la Cité administrative avait déjà commencé. (Source : correspondance du Proviseur Fabre)

J.N. Cloarec A. Thépot



La Faculté des Sciences, place Pasteur, œuvre de Martenot. Des travaux sont en cours.

A l'emplacement du parking et de l'extension des années 1960 -bâtiment qui abrite actuellement des bureaux de l'Inspection académique- on remarque :

- un bâtiment imposant, l'amphi dit « du P.C.B. », flanqué de deux ailes plus basses servant aux TP de chimie.

- un terrain vague correspondant à l'ancienne gare de tramways à vapeur de Viarmes.

(A droite) Une belle vue d'ensemble du lycée. On notera que la salle Dreyfus (Salle des Fêtes à l'époque) est pourvue d'un nouveau toit ; devant, le préau que l'on voit sur toutes les photos de l'Affaire, est encore en place. Même chose pour le préau de la Cour de la Chapelle. Les échafaudages et la couleur claire du crépi indiquent la partie reconstruite de l'établissement.



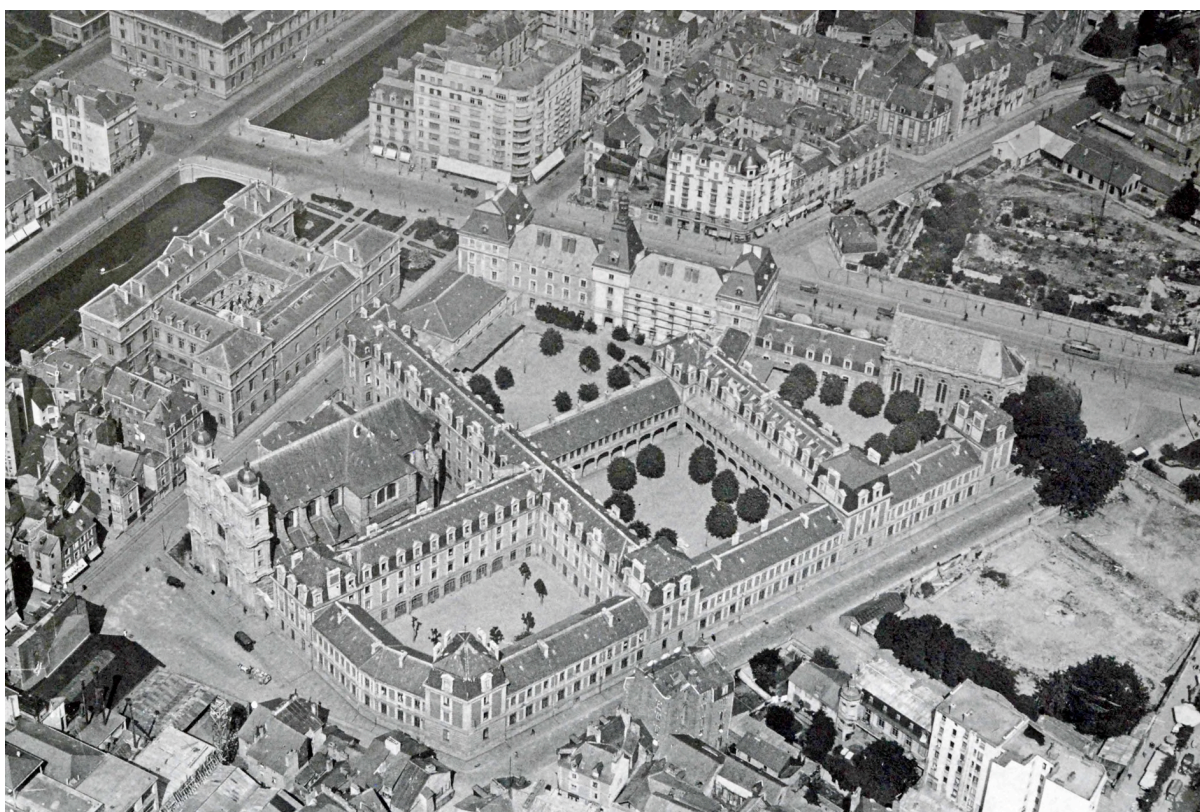
L'église Toussaints, bien sûr.

Rue Toullier, de vieilles maisons et faisant le coin, le Café de la Grille, café fort ancien que fréquentaient les collégiens d'antan.

Le toit du musée n'est pas encore réparé.

Dans l'îlot circonscrit entre les rues Duhamel, Saint-Hélier et l'avenue Janvier on a démoli la Manutention Militaire : un vaste espace qui sera occupé par la Maison de la Radiodiffusion. Une antenne ?

Le stationnement n'est pas un problème : pas de voitures ou si peu. Les tramways électriques passent encore avenue Janvier. Devant le magasin Tomine, un chariot de livraison tiré par un cheval (peu net, en revanche il y en a un plus identifiable, devant l'entrée du Petit Lycée, sans doute une plateforme de la maison Métraille.



Le terrain vague, encore entouré de murs, correspond à l'ancienne caserne Kergus (on voit encore la trace de l'emplacement de l'escalier en fer à cheval). Malgré les efforts méritoires du Proviseur Fabre pour récupérer cet espace « promis depuis 20 ans » et historiquement lié à l'établissement (l'abbé de Kergus l'avait bâti au XVIII^e siècle pour héberger des collégiens), il sera, hélas ! décidé de construire à cet endroit une cité administrative départementale.

Le long du bd de la Liberté, un petit marché.



(Photos, commentaires et maquette de Jean-Noël Cloarec)

Etude du fonds ancien

Arpentant de long en large *Le Journal des Savants* pour y suivre l'évolution des sciences de la vie, Jean-Noël Cloarec a noté, chemin faisant, nombre de récits mémorables à des titres divers.

Certains méritent d'être regroupés dans une publication dont nous ne saurions rien dire encore.

Mais nous ne résistons pas au plaisir de reproduire les deux textes « moraux » ci-dessous :

O tempora !

« Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés »

« Une Anglaise étant au lit de la mort, appela son Mari, et, après avoir ému sa sensibilité par le détail de ses souffrances, elle le conjura de lui pardonner dans ce dernier moment, une faute dont elle étoit coupable envers lui. Le Mari lui ayant promis ce qu'elle désiroit, elle lui avoua qu'elle lui avoit fait infidélité. Je vous pardonne, répondit le Mari, mais j'attends réciproquement de vous l'excuse d'un mal que je vous ai fait ; l'Anglaise le lui ayant promis de tout son cœur ; c'est, lui dit-il, que m'étant aperçu de ce que vous venez de m'avouer, je vous ai empoisonnée, ce qui est la cause de votre mort. »

*Journal des Sçavans, Octobre 1765,
p. 696.*

O mores !

Un hommage à Ninon de Lenclos

La lecture du Journal des Sçavans peut réserver quelques surprises.

En août 1783, on trouve un compte-rendu de quatre pages sur un « *Traité des Dépôts volontaires, nécessaires, judiciaires, et autres, sous lesquels sont compris les gageures, les épaves, les trésors, et les effets perdus et retrouvés, selon les principes du Droit François et du Droit Romain. Dédié à Monseigneur le Garde des Sceaux, par M. Aublet de Maubuy, Avocat au Parlement de Paris.* »

Sans aucun intérêt donc ! MAIS, le rédacteur du J.d.S. sans doute peu inspiré en a surtout extrait une anecdote tout à l'honneur de Ninon de Lenclos

On connaît bien Anne Lenclos, dite Ninon de Lenclos (1616-1705), à travers les écrits de l'époque.

A la fin de sa vie, cette courtisane honoraire avait encore une belle allure et un esprit aiguisé.

Elle avait « *des galants en assez bon nombre* » relate Tallemant des Réaux qui signale aussi qu'on distinguait dans ses amants les « *payeurs* », les « *martyrs* », et les « *favorys* ». Elle était toujours fidèle le temps que durait la liaison et restait « *toujours l'amie de ses anciens amants* » (Voltaire).

Il suffit de lire les écrivains de l'époque pour la voir mentionnée.

Pour un commentaire pertinent sur « *cette fille de mauvaise conduite et de bonne compagnie* », (Saint-Foix) adressons nous à Saint-Simon. (« *Mémoires* », La Pléiade, tome III, 1983) :

« Ninon, courtisane fameuse, et, depuis que l'âge lui eut fait quitter le métier, connue sous le nom de Mlle de Lenclos, fut un exemple nouveau du **triomphe du vice, conduit avec esprit, et réparé de quelque vertu**. Le bruit qu'elle fit, et plus encore le désordre qu'elle causa parmi la plus haute et la plus brillante jeunesse, força l'extrême indulgence que, non sans cause, la Reine mère avait pour

les personnes galantes et plus que galantes, de lui envoyer un ordre de se retirer dans un couvent. Un de ses exempts de Paris lui porta la lettre de cachet ; elle la lut, et, remarquant qu'il n'y avait point de couvent désigné en particulier : « Monsieur, dit-elle à l'exempt sans se déconcerter, puisque la Reine a tant de bonté pour moi que me laisser le choix du couvent où elle veut que je me retire, je vous prie de lui dire que je choisis celui des Grands Cordeliers de Paris » ; et lui rendit la lettre de cachet avec une belle révérence. L'exempt, stupéfait de cette effronterie sans pareille, n'eut pas un mot à répliquer, et la Reine la trouva si plaisante qu'elle la laissa en repos. »

Il paraît qu'en mars 1657, un jour de carême qui plus est, un de ses amants avait jeté par la fenêtre de son appartement, rue des Saints Pères, un os de gigot sur la tête d'un moine ! Cela fait bien des moines dans cette affaire, dommage que Ninon ne soit pas allée prodiguer quelques soins aux révérends pères Cordeliers. Il est à noter que Tallemant des Réaux qui consacre un chapitre à Ninon, place ce fait en 1651 : « le caresmes de 1651, des gens de la Cour mangeoient gras chez elle assez souvent ; par malheur on jeta un os par la fenêtre sur un prestre de Saint-Sulpice qui passoit... »

Saint-Simon signale qu'elle avait acquis « de la réputation et une considération tout à fait singulière, (...) et qu'« elle était pleine de probité. Elle a souvent secouru ses amis, d'argent et de crédit, est entrée pour eux dans des choses importantes, a gardé pour eux des dépôts d'argent et des secrets considérables qui lui étaient confiés. »

Mais revenons au récit de notre avocat au Parlement de Paris :

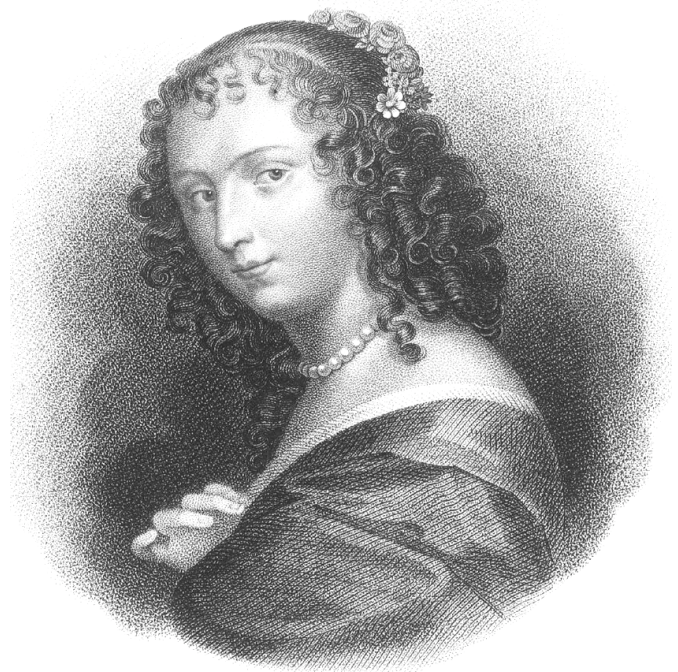
« Tout dépositaire doit avoir la délicatesse de la fameuse Ninon de l'Enclos : le fait ne sera donc point ici déplacé. M. de Gourville, s'étant attaché au Prince de Condé, fut enveloppé dans sa disgrâce ; proscrit ainsi que lui, après la Paix qui suivit la bataille S. Antoine, il fut obligé de sortir du Royaume un peu à la hâte. Ayant ramassé quelque argent, il vint trouver Mademoiselle Lenclos pour mettre en dépôt 20 000 écus en or, entre les mains de cette fille célèbre, par sa légèreté dans ses amours, sa constance en amitié, ses dérèglements dans ses mœurs et ses scrupules en matière de probité. Il en porta autant chez un homme qui, par l'austérité de ses mœurs, par son nom et par des dehors de probité, s'étoit fait une grande réputation. Toute la fortune de Gourville se trouva donc entre les mains de ces deux personnes.

Après avoir erré quelque tems dans les pays étrangers, voulant prévenir la misère, il passa secrètement en France ; dès qu'il fut à Paris, son premier soin fut d'aller chez M... pour retirer son dépôt. Quelle fut la surprise de Gourville, lorsqu'il vit l'homme de probité nier le dépôt avec l'effronterie d'un homme familiarisé avec le crime, et avec menace de le découvrir, s'il osoit renouveler la demande.

Gourville, désespéré, confus, se retira, en se reprochant d'avoir confié le reste de sa fortune à une fille qui devoit, d'après cela, s'être fait un jeu de la dissiper. Il regarda son argent réellement perdu, qu'il n'osoit se présenter devant elle. Un bruit sourd apprit à Ninon qu'il étoit à Paris ; elle fut surprise de ne point le voir et lui en fit faire des reproches. Gourville, un peu rassuré, se présenta chez Ninon, mais avec une timidité qui n'étoit pas naturelle à un homme qui étoit amant lorsqu'il sortit du Royaume. Ninon, n'en devinant point le motif, augmenta bientôt ses inquiétudes, en lui disant : ah ! Gourville, il m'est arrivé un grand malheur pendant votre absence ! Gourville ne doute plus que son trésor ne soit perdu pour lui ; interdit à ces mots, il n'ose envisager la dépositaire, qui ajoute : Je vous plains, la perte est irréparable ; enfin, c'est que j'ai perdu le goût que j'avois pour vous, mais je n'ai pas perdu la mémoire : je sais que j'ai 20 000 écus qui vous appartiennent ; ils sont dans la cassette où vous les avez mis vous-même ; ce trésor ne m'a point fait perdre un moment de repos ; le voici, il est à vous ; jouissez-en.

Gourville frappé d'admiration, se jette à ses pieds confus de l'avoir soupçonnée d'infidélité ; il lui embrasse les mains, la remercie, et lui conte ce qui lui étoit arrivé sans oublier les soupçons, ayant comparé la prodigieuse différence de leurs états et de leurs mœurs.

Ninon lui répondit : Je n'aurois pas dû pour cela vous devenir suspecte ; mais vos louanges, en vous rendant ce que j'avois de vous, font un nouveau reproche ; je n'ai fait que ce que doit faire même une Catin. Abuser de la confiance, nier un dépôt, est quelque chose à mes yeux d'aussi horrible que si j'eusse été vous assassiner pour m'emparer de votre bourse, quoique j'aurois pu le faire impunément. Les principes qui sont dans le cœur varient moins que ceux que les Lois nous apprennent. »



J-N Cloarec

LES JEUDIS DE L'AMÉLYCOR

Une rentrée très littéraire !

PROGRAMME 2007-2008

Premier semestre

• Le 25 Octobre

Pascal ORY

D'Alfred à Jarry ou comment devenir un génie en dix leçons

• Le 22 Novembre

Gilbert TURCO

L'histoire de l'art au cœur des intrigues de trois romans turcs contemporains (3) :
Orhan Pamuk, ***Mon nom est Rouge***, la représentation humaine dans l'art de l'Islam

• Le 13 décembre

Henri BEHAR

Jarry, inventeur des arts de la rue

• Le 24 janvier

Olivier LUMBROSO

Zola dans l'intimité : le laboratoire secret de l'écriture

Les conférences ont lieu à **18 h**, salle de conférences du lycée, **entrée libre et gratuite**

1907-2007 : année Jarry



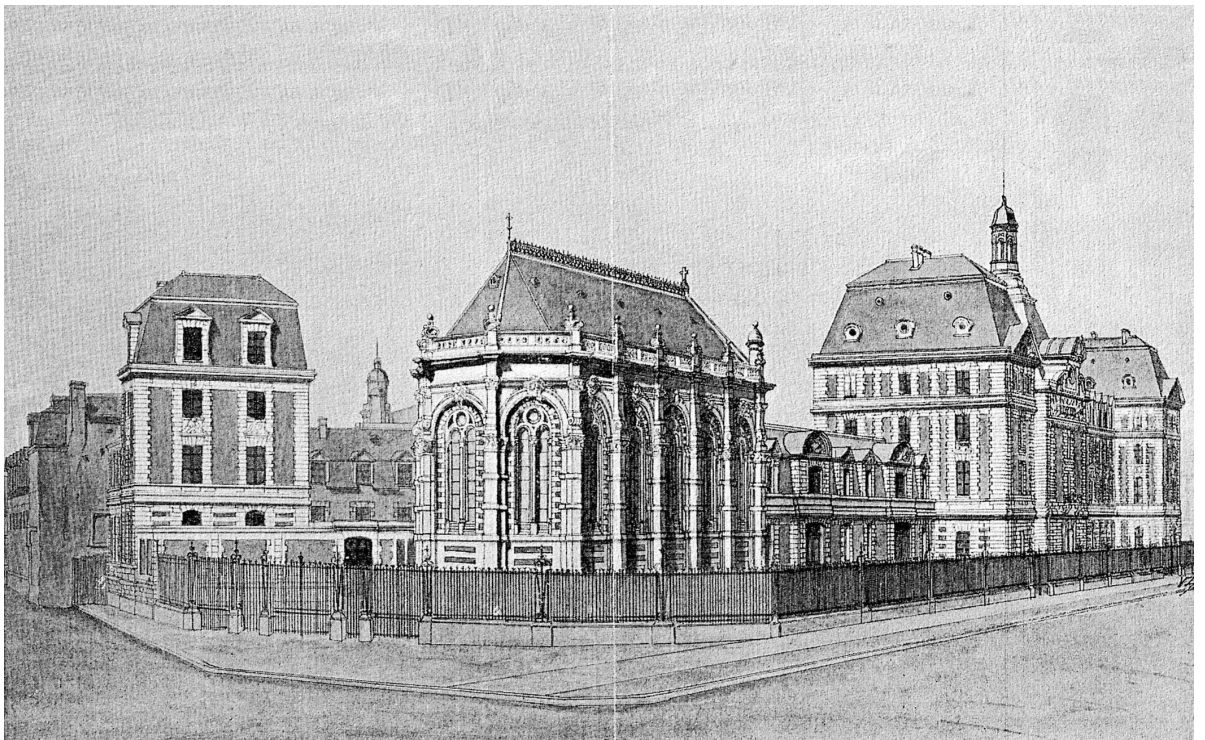
DOSSIER

JARRY

et le

LYCEE

de **RENNES**



Biographie d'un « PROVOCATEUR » DELICAT



Il a une grosse serviette et il a l'air d'un prof.
Normal puisque ç'en est un¹.

D'ailleurs quand il nous fait remarquer combien il est curieux de demander à l'auteur d'une biographie de 724 pages² de rendre compte en une heure et demie de la vie de son héros Alfred Jarry, l'élève-auditeur se sent un brin coupable et aussi, vaguement inquiet : comment va-t-il s'y prendre ?

Mais l'orateur a tout prévu : « les mensonges d'une biographie », tel est le sous-titre de sa conférence. Il va s'en tirer en nous racontant les difficultés du biographe à éventer (éviter ?) les méprises, à tracer sa route, sommé à chaque étape de trancher entre des faits incompatibles (quelle est la maison natale de Jarry à Laval ? il y en a deux ...) et des visions antagonistes aussi bien du personnage que de l'écrivain.

D'un côté un « Jarry en charentaises »³ : l'enfance ordinaire, la fratrie soudée, la scolarité assez brillante, le départ pour Paris, l'intégration plutôt facile dans le monde littéraire dès le premier recueil, *Les minutes de sable mémorial*, le coup d'éclat d'*Ubu-Roi*, puis *Ubu enchaîné*, le Théâtre des Pantins (marionnettes) et bientôt la vie sans tapage, entre pêche et vélo, en bord de Seine, à Corbeil, la maladie enfin qui coïncide -césure littéraire- avec la fin du symbolisme...

En regard, la légende noire du poète maudit.

Légende nourrie, pour l'adolescence, aux récits des élèves du Lycée de Rennes, recueillis « à charge » par Charles Chassé, et au témoignage plus tardif de Henri Hertz. La thèse étant que « Jarry c'est Ubu », l'accent est mis sur la lourde hérédité psychiatrique et éthylique de l'homme, son obsession du revolver... comme sur l'attitude suicidaire de l'écrivain se brouillant délibérément avec son éditeur Rémy de Gourmont, créant les conditions de l'enterrement d'*Ubu-Roi* etc...

C'est que travailler sur Jarry c'est à chaque instant essayer de regarder derrière le masque dont il s'est affublé.

Utilisant la grille de Flaubert⁴, Patrick Besnier constate que si la sexualité est précocement, et durablement, présente dans l'œuvre entier de Jarry elle se fait discrète dans ce que l'on rapporte de sa vie : tenter de ramener toutes les relations de Jarry à la dimension de son homosexualité supposée⁵ relève parfois de motifs extérieurs à l'œuvre.

Quant à la religion, force est de constater que le Jarry fasciné par le fait religieux⁶, par le vocabulaire religieux, par le mot Dieu, est aussi fortement anticlérical et que c'est de cette tension que naissent des textes comme *La Passion considérée comme une course de côte*.

Pour ce qui est des *Phynances*, enfin, ... mieux vaut n'en pas parler !

Derrière le masque, le biographe débusque « un personnage pudique d'une rare intelligence » « un parfait écrivain de son époque » au travail personnel « tout de délicatesse » mais qui par une sorte de « dandysme inversé » s'est fabriqué une existence où « il s'efface derrière le personnage de son invention ».

« Jarry n'a jamais été oublié parce qu'*Ubu* s'est répandu⁷. *Ubu* occupe toute la place » et de ce fait -pirouette- « Jarry n'a pas vraiment besoin d'une biographie »...

La preuve que si !

Agnès Thépot

¹ Patrick Besnier est professeur à l'Université du Maine.

² Besnier Patrick, *Alfred Jarry*, Paris, Fayard 2005.

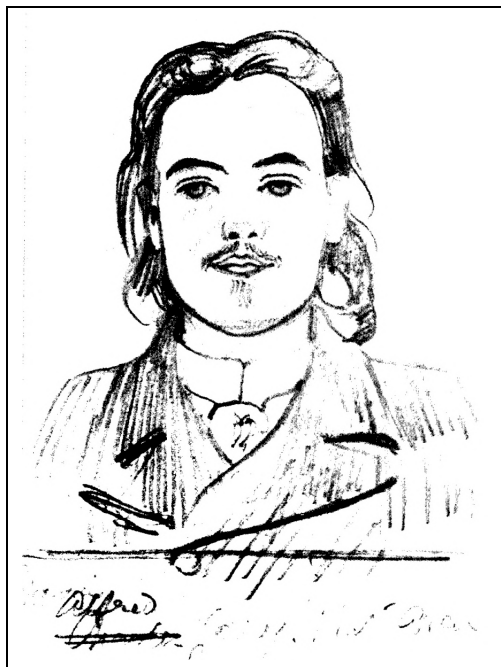
³ Selon l'expression indignée d'Annie Le Brun.

⁴ Les trois mobiles de l'action humaine : l'amour, la religion, l'argent.

⁵ Noël Arnaud, *d'Ubu-Roi au docteur Faustroll*, La table Ronde, 1974.

⁶ Ainsi du pèlerinage à Sainte Anne d'Auray.

⁷ Grâce à une image graphique frappante et au travail de divulgation littéraire d'André Breton. (réponse à une question)



Alfred JARRY

au

Lycée de Rennes

En 1944, les éditions des Trois Collines à Genève publient, sur le manuscrit appartenant à Paul Éluard, une pièce inédite de Jarry intitulée *Ubu Cocu*. Il s'agit là de la plus ancienne version connue, celle écrite par Jarry au Lycée de Rennes, avec sans doute la contribution d'Henri Morin, et jouée par eux sur le théâtre d'ombres de la rue de Belair.

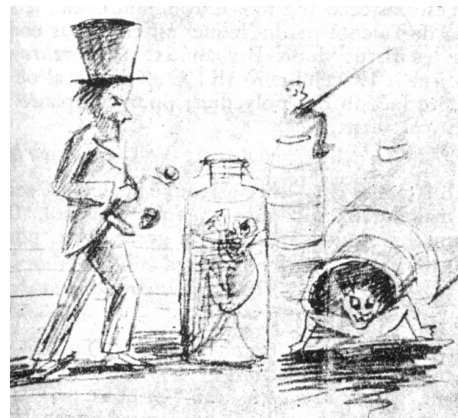
A l'origine d'*Ubu Cocu* et des *Polyèdres* qui ne font qu'un, se situe *Onésime ou les tribulations de Priou*, pièce alquémique. Le personnage principal de la pièce est un condisciple du lycée, Octave Priou, cancre notoire, présenté en ces termes dans « l'opéra chimique » *Les Alcoolisés* :

La pièce anatomique
La plus perhébertique
De mon muséum fantastique
On me l'a prédit
C'est sans contredit
Le sublime
Onésime
O'Priou !

Ce « futur (???) bachelier », élève de première en 1889, ne passera son baccalauréat deuxième partie qu'en 1892 ! Le Père Ubu n'est encore que le P.H. et la Mère Ubu la Mère Eb, mais déjà les Salopins se sont transformés en Palotins. Le grand intérêt de ce texte est de mettre en scène les condisciples de Jarry, en classe de rhétorique, et les professeurs les plus marquants du lycée. On y retrouve le professeur de mathématiques, M. Périer, sous le nom d'Achras (Achras en grec = Poirier), collectionneur de polyèdres, lequel dans *Guignol*, pièce parue dans *l'Écho de Paris littéraire illustré* en avril 1893, affronte l'insolence d'Ubu. Professeur d'autant plus intéressant que nous lui devons cette élocution mécanique, « faisant se succéder sans pause toutes les syllabes en leur accordant la même tonalité », qui fut la voix du Père Ubu et de Jarry lui-même.

Dans un fragment d'une pièce sans titre contemporaine d'Onésime, M. Lesoûl (alias M. Crocknuff dans *les Alcoolisés*), qui est le professeur de sciences naturelles M. Legris (et le voisin de Jarry, boulevard Laennec) commence son cours sur les villosités subculaires mais il est vite interrompu par les fœtus qui lui réclament à boire : fœtus de Barbapoux (sobriquet de Louis Bousquet, répétiteur au lycée depuis avril 1887), de Priou, de Le Marc'hadour et d'Assicot, tous trois camarades de Jarry.

Un autre professeur du lycée se cache sous le personnage de B. Bombus, la Conscience du Père Ubu, connu par la scène finale des *Paralipomènes d'Ubu*. Il s'agit de Benjamin Bourdon, professeur de philosophie, « auteur, écrira Jarry dans *la Plume* du 1er janvier 1903, de livres excellents », et surtout un des initiateurs en France de la psychologie expérimentale. D'autres condisciples ou professeurs se dissimulent derrière certains personnages des pièces de cette époque : le Rastron n'est autre qu'Ange Le Maux, Charles Pimor devient Frère Pimor et « M. J... , professeur agrégé » est tout simplement M. Jarry, fils du recteur de l'académie, professeur de latin mais aussi de morale, législation et économie politique.



M. Lesoûl abreuvant les fœtus (A. Jarry)

En dehors de cette intense activité dramaturgique, que sait-on de l'élève Jarry et de sa scolarité ?

Dans le Livre-Journal d'entrée et de sortie des élèves pour l'année scolaire 1888-1889 on peut lire, à la date du 1er octobre 1888, sous le n° 142 : Alfred Jarry, externe rhétorique, né le 8 septembre 1873 à Laval, père M. Jarry, Boulevard Laennec, 18, Rennes. Il y

retrouve un autre élève venant de Saint-Brieuc inscrit sous le n° 105 : Marcel Cachin, boursier national, rhétorique supérieure, né le 20 septembre 1869 à Paimpol, Père M. Cachin gendarme en retraite à Paimpol.

En octobre 1888 la classe de rhétorique du lycée de Rennes compte 41 élèves dont 6 vétérans préparant le concours d'entrée à l'École normale supérieure : Cachin, Flaire,, Kerlévzou, Le Moy, Malaisée, Tanqueray.

Si l'on excepte cinq des six vétérans et quatre nouveaux élèves (Louis Campion natif de Brest, Alfred Jarry, Jean Quéré de Plounéour-Ménez et Adolphe Simon de Guéméné-Penfao), tous les autres étaient scolarisés au lycée l'année précédente.

Ils y retrouvent le répétiteur Louis Bousquet qui, d'après l'inspecteur d'académie, « a peur des élèves et n'a aucune des qualités nécessaires pour faire un professeur, même dans le plus petit collège » ainsi que le professeur de mathématiques, M. Périer « craint de ses élèves à qui il mettait des moins zéro ».

Les études de Jarry, même si elles sont moins brillantes qu'on ne s'est plu à le dire, restent très honorables, vu la concurrence dans un lycée réputé de province.

Si de brillants sujets tels que Jules Fourel (1er prix d'excellence), futur agrégé de lettres, Anatole Pujet (2e prix), fils de l'instituteur de Bruz et Georges Guillaumin (1er accessit) le devançant régulièrement, Jarry est très souvent cité au palmarès de l'année scolaire 1888-1889 : 1er accessit de composition française (professeur, M. Thirion), 2e prix de version grecque, 2e accessit de chimie (professeur, M. Hébert), 1er accessit de lecture et récitation, 2e accessit d'allemand, 4e accessit de dessin d'imitation.



Dessin d'imitation ?

Dessin du P.H fait par Jarry au lycée de Rennes.

Il se distingue, en 1889, au Concours général des lycées et collèges en obtenant un premier accessit de version latine sur un passage de la *Vie d'Auguste* de Suétone, quelques rangs devant Jules Fourel (8e accessit). L'année scolaire 1888-1889 s'achève le 5 août 1889 avec la mention bien au premier examen de bachelier ès lettres, après dispense d'âge.

Jos Pennec

Document : Places de Jarry aux compositions du 1^{er} semestre de l'année de rhétorique (1^{ère}) en 1888-89

(Fin d'une liste de 41 élèves : Jarry est à la 3ème ligne ; la date et la nature des compositions sont indiquées au mois correspondant)

Liste des Places Premier Semestre.

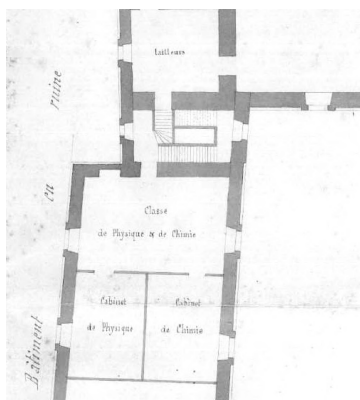
Noms des Elèves.	Octobre.					Novembre.					Décembre.					Janvier.					Février.					Mars.					Ordre de mérite
	21 ^{re} Latine	9 ^{re} P. R.	16 ^{re} H. R.	23 ^{re} Angl.	30 ^{re} Allemand	6 ^{re} C. Latine	13 ^{re} H. R.	20 ^{re} P. R.	27 ^{re} Angl.	4 ^{re} C. Latine	11 ^{re} P. R.	18 ^{re} H. R.	25 ^{re} Allemand	1 ^{re} C. Latine	8 ^{re} P. R.	15 ^{re} H. R.	22 ^{re} Angl.	29 ^{re} C. Latine	5 ^{re} P. R.	12 ^{re} H. R.	19 ^{re} Allemand	26 ^{re} C. Latine	3 ^{re} P. R.	10 ^{re} H. R.	17 ^{re} Angl.	24 ^{re} C. Latine	31 ^{re} P. R.	7 ^{re} H. R.	14 ^{re} Allemand	21 ^{re} C. Latine	28 ^{re} P. R.
Jarry	58	29	23	22	35	27	29	26	41	40	21	33																			
Guillaumin George	4	13	8	11	12	18	2	11	15	12	14	5	6	4	11	5	8	2	9	4	9	5									
Jarry	3	15	15	5	4	10	21	17	3	8	15	2	10	8	5	8	5	6	11	3	4	6									
Le Maine	6	22	19	5	8	21	4	15	20	41	20	4	11	10	22	6	20	13	31	9	21	18									
Le Maine	14	24	17	17	19	54	15	25	34	21	26	24	36		19	30	25	22	22	22	31										
Marin	25	7	7	8	17	30	7	33	15	7	12	8	4	18	4	10	24	14	7	6	9										
Pujet Eugène	21	30	22	7	35	31	30	21	29	19	14	24	4		25	12	17	37	6	14											
Le Maine								29	37	30	23	30	40	22	22	27	62	27	21	20	13	40									
Richard								7	27	22	2	24	12	19	24	10	16	25	30	16	5	20									
Le Maine											39	25	26	25	35	28	20	24	24	27	29	34	7	25	32						
Le Maine											46	22	22	39	5	27	9	25	36	16	5	15	16								

Le lycée du Père Hébert

incubateur du Père Ubu

En ce matin de septembre 1857, Félix-Frédéric Hébert franchit les grilles et pénètre dans la toute neuve gare de Rennes. Le ministre de l'Intérieur, Mr Billault, l'a inaugurée en personne, il y moins de cinq mois et la Ville n'est pas près d'oublier les trois jours de festivités¹ qui ont salué cette entrée dans la modernité.

Mais notre jeune² professeur-adjoint de Physique ne regrette pas de quitter ainsi, au bout d'un an, ce premier poste ; les élèves étaient assez durs et les conditions de travail, exécrables : une petite salle de classe et deux petits cabinets, l'un de physique, l'autre de chimie, exilés de tout, au dessus de la Chapelle le long de la rue Saint-Thomas, au même niveau -ou presque- que l'atelier des tailleurs !



M. Félix-Frédéric Hébert en son âge mûr

Le « rapide » de 8h30 va l'emmener à Paris. Il y sera à 5h35 de l'après-midi et de là, pourra rejoindre Angoulême, où l'attend son nouveau poste.

Enseigner, n'est pas une vocation pour lui, mais il est normalien et agrégé de l'université : un poste plus prestigieux dans l'administration de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, devrait lui permettre de se consacrer à sa passion, la recherche. Il est fasciné par les phénomènes météorologiques. L'électricité et la mécanique des fluides permettent-elles de rendre compte des orages et des turbulences atmosphériques ? Voilà le sujet.

Il est des orientations prémonitoires.

La carrière de Monsieur Hébert s'apparente à un tourbillon où, enroulant chahuts sur scandale et scandale sur émeute, on le voit passer d'Angoulême au Puy, du Puy à Evreux, de là à Rouen et de Rouen à Limoges. Promu à la faveur de la crise de 1873, Inspecteur d'Académie à Draguignan, il est muté incontinent à Chambéry pour être, en 1878, « rétrogradé » comme simple professeur au lycée de Moulins !³

« Fonctionnaire inexact à ses compositions et à ses heures de classe » Monsieur Hébert a néanmoins trouvé le temps de publier quelques ouvrages remarquables et, lorsqu'en 1881, il fait l'objet d'un « déplacement sans promotion » qui le ramène à Rennes (c'est sa dixième mutation), sa thèse est en voie d'achèvement⁴.

24 ans qu'il n'a pas remis les pieds à Rennes ! le lycée a-t-il changé ?

Arrivé au niveau de la caserne Kergus, Félix Hébert a la réponse . L'embrouillamini de maisons à pans de bois qui faisaient l'angle, le solide hôtel de Léon où logeait le Censeur, n'existent plus. A leur place, derrière d'élégantes grilles, il découvre l'abside d'une chapelle éclatante de blancheur et, derrière encore, les pavillons d'un impressionnant « château » qui longe l'avenue de la gare.

La vue de la chapelle fait naître un espoir qu'un coup d'œil à gauche, dans la rue Saint-Thomas, suffit à anéantir : le vieux lycée est toujours là, faisant désormais saillie par rapport au nouvel alignement du trottoir.

Va-t-il devoir, de nouveau, hisser sa carcasse jusqu'au second étage ?

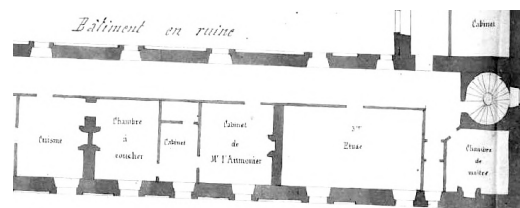
Au lycée on le rassure : « l'aile de la chapelle est entièrement désaffectée depuis plus d'un an. Les cours de physique se font désormais au 1^{er} étage, dans l'aile Est de la Cour des Classes, sous l'appartement de Monsieur l'Aumônier »

... ? ...

« L'abbé Robert ? .. il vit toujours. Il est à la retraite mais a conservé la jouissance de l'appartement. Son successeur l'abbé Guillot (un de nos anciens élèves) demeure en ville, tout près d'ici, boulevard Magenta. Les temps changent ... »⁵

« Le problème pour vous c'est que l'on n'a pas pu caser ensemble, la Physique et la Chimie. Les cours de Chimie ont lieu au rez-de-chaussée, à l'angle ouest de la Cour de Jeux...

... ?....



Entre deux études, l'appartement de l'abbé Robert.

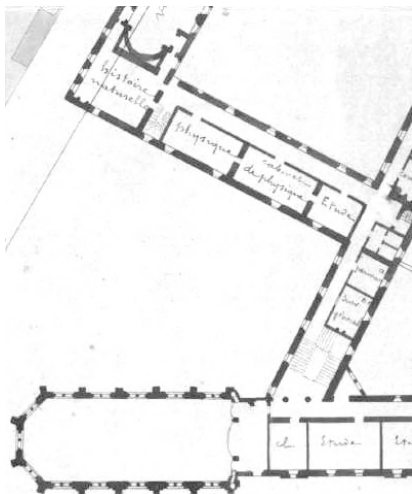


Fig. 1

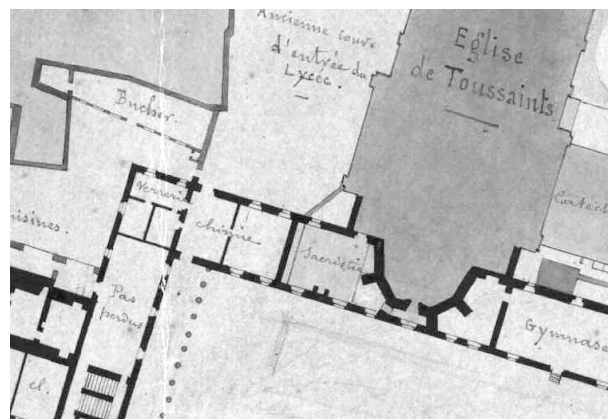


Fig. 2

De 1876 à la rentrée 1888 la Physique et la Chimie sont séparées dans les anciens bâtiments

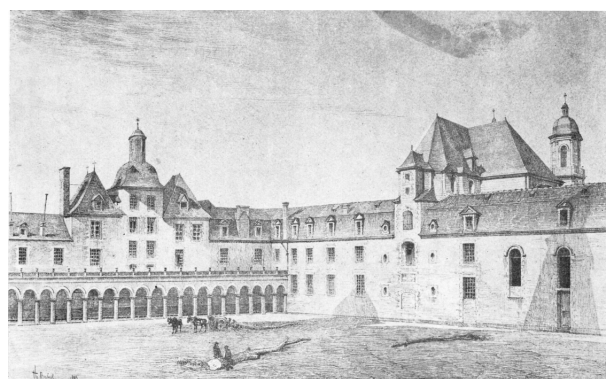
Oui dans l'ancien parloir, la verrerie est logée dans l'ancienne conciergerie. Pour s'y rendre, le chemin le plus court est de descendre dans la Cour par le petit escalier à vis et d'emprunter la galerie sur toute sa longueur. C'est un peu froid en hiver mais -rassurez-vous- tout cela est temporaire ; les Autorités ont enfin opté pour la reconstruction du lycée.

On a déjà coupé tous les arbres de la Cour des Jeux !

Martenot, l'architecte en chef de la Ville est très conscient de la nécessité de donner au Lycée de Rennes ce qui se fait de mieux comme salles de manipulation pour les sciences expérimentales. Il a prévu la construction anticipée d'un grand Pavillon des Sciences qui viendra provisoirement se greffer -côté nouvelle chapelle- sur l'ancien bâtiment.

Le temps des travaux, la Cour de la Chapelle sera partiellement fermée aux Petits.

La Cour des Jeux, elle, sera condamnée puisque c'est là que vont s'élever les premiers bâtiments du nouveau Lycée. Le temps que... »



Cour des Jeux en 1881 par Th. Busnel

Félix Hébert n'écoutait plus. « Fermer la Cour des Jeux » !

Il réalisait que sa nomination à Rennes bien plus qu'un blâme, serait un châtiement.

Qui n'a vécu dans un lycée en restructuration, ne peut pas comprendre⁶.

Le va-et-vient incessant des ouvriers, les bruits du chantier en permanence, les déviations biscornues et les cheminements improbables, les changements de salle inopinés pour échapper au vacarme, les coupures d'eau aux rares lavabos et par dessus tout, une seule cour de récréation !

La Cour des Classes ne suffisait pas à étancher la soif de mouvement des garçons. Les stridentes courses-poursuites des élèves des classes élémentaires mettaient à vif les nerfs des plus grands ; les discussions tendaient à s'établir dans les couloirs et c'est surexcités que les élèves se rangeaient à la porte de la classe, prêts à se débrider en cours, pour peu que le professeur baissât la garde.

Monsieur Hébert n'avait pas attendu Rennes pour faire les frais de mémorables chahuts. Ici, leur dimension devint grandiose. On lui adjoignit un aide pour établir un semblant de discipline mais rien n'y fit.

Au moins, en d'autres circonstances, sans le tohu-bohu du chantier, aurait-on pu limiter, voire mettre un terme à la prolifération des textes de chansons ou de saynètes⁷ dont le héros, ... Eb, Ebon, Ebance, Ebouille, Père Heb ou P.H., était parfaitement reconnaissable !

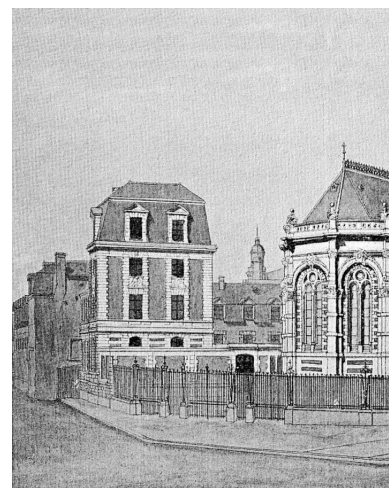
C'est ce corpus, recueilli et augmenté par les frères Charles et Henri Morin, qu'Alfred Jarry découvre, en octobre 1888. Il a 15 ans et vient de Saint-Brieuc. Au lycée, les premiers locaux neufs viennent d'être livrés et gageons que son œil acéré a mesuré d'emblée tout l'insolite de ce lieu éclaté, toute la cocasserie de ces bâtiments « dernier cri » abruptement juxtaposés aux sombres bâtisses décrépites.

Les espaces dévolus au père Hébert en étaient un parfait raccourci.

L'appendice neuf, enté sur le vieux Lycée par une courte aile d'un étage, s'ouvrait largement à la lumière. Il abritait au rez-de-chaussée, une grande salle de manipulation équipée d'un mobilier dessiné sur mesure, un cabinet de travail et une salle de classe à gradins, le tout muni de hottes et de points d'eau et éclairé par des rampes de becs de gaz.

C'est pourtant dans le vieux bâtiment du XVI^{ème} siècle, où se trouvait la salle de Physique, que Henri Hertz⁸ -des décennies plus tard il est vrai- situe les trois phases du « martyre » de Félix Hébert : « *La classe se passait encore, à cette époque dans une salle du vieux lycée. Professeur et élèves se trouvaient de plain-pied. On y accédait par d'assez sombres couloirs. Cela sentait le couvent et le pénitencier.* »

Sauf à admettre que jusqu'en 92, date à laquelle Félix Hébert part à la retraite, ce dernier n'ait jamais mis les pieds dans la salle de chimie qui porte aujourd'hui son nom, il nous faut comprendre que seule l'inégalable saveur des chahuts perpétrés dans l'obscurité des vieux bâtiments a marqué les mémoires. Sans doute, à la lueur des bougies, les « *jeux de rôles* » s'y déployaient-ils plus à l'aise.



Le lycée que découvre Jarry en 1888

Jarry n'était pas le dernier à y tenir une place, testant sur le père Hébert les facéties que lui inspirait sa propre méchanceté, dotant son personnage de *bourreau* du débit mécanique emprunté à un autre professeur.

À l'instar des frères Morin il s'exerça même à écrire des scènes délirantes où se retrouvaient pêle-mêle condisciples et professeurs. Mais ce n'était pas tout à fait le genre de littérature à laquelle il aspirait⁹.

Dès les premières semaines de son séjour à Rennes il avait été subjugué par « Les Polonais », drame en cinq actes rédigé par Charles et Henri Morin. L'identité du « père Ebé » était transparente mais il y avait là un vrai personnage, un vrai vocabulaire aussi, constitué de mots, d'interjections et autres jurons, terriblement savoureux et parfaitement inédits.

« Les Polonais », pièce utopique¹⁰, avait déjà une dimension littéraire.

Henri Morin et Alfred Jarry l'ont « dépaylée » en y travaillant conjointement, hors du lycée, pour les besoins de leurs théâtres d'ombre et de marionnettes respectifs.



Vu par
Henri Morin

Le Père Ebé y acquiert une silhouette : figure en poire à grand nez sous un petit melon, bedaine imposante, jambes courtes sans oublier la badine. Henri dessine même sur le ventre du héros, le tourbillon qui schématise l'obsession de Félix Hébert pour les cyclones. Mais ne nous y trompons pas, de représentation en représentation, la Créature du « Théâtre des Phynances » gagne peu à peu son autonomie.

En 1893, Jarry coupera le cordon : dans « Guignol », un texte primé par *l'Echo de Paris*, il la dote d'un nom : Ubu.

Trois ans plus tard, à l'occasion de la publication d'*Ubu-Roi* aux Editions du Mercure de France, il dévoile son image : puissante et monstrueuse. (cf p 7)

Avec le scandale programmé, en décembre 1896, de la première représentation publique d'*Ubu-Roi*, l'icône d'*Ubu*, faisant corps désormais avec Jarry, telle une tunique de Nessus, accède à l'universalité, à l'archétype :

« *Fait de Pulcinella et de Polichinelle, de Punch et de Karagheuz, de Mayeux et de Joseph Prudhomme, de Robert Macaire et de Monsieur Thiers, du catholique Torquemada et du juif Deutz, d'un agent de la sûreté et de l'anarchiste Vaillant, énorme parodie malpropre de Macbeth, de Napoléon et d'un souteneur devenu roi, il existe désormais, inoubliable. Vous ne vous en débarrasserez pas ; il vous hantera.* », ainsi s'exprime Catulle Mendès dans la critique qu'il rédige pour *Le Journal*.¹¹

Il avait vu juste : Ubu, et le qualificatif « ubuesque » sont entrés dans le vocabulaire des nations.

Sans les démolitions, les terrassements et les échafaudages de Jean-Baptiste Martenot, la rencontre entre le professeur Hébert et l'élève Jarry aurait-elle été aussi féconde ?

A. Thépot

¹ 26, 27, et 28 avril 1857.

² Hébert, né en janvier 1832 à Cherbourg, a 25 ans. Rennes était son premier poste d'enseignant.

³ Voir la page 169 du Registre Impérial du Personnel, publiée dans *l'Echo de Colonnes* n° 24 de mars 2006 et l'article de Jos Pennec « Les vies parallèles » in Zola, *le Lycée de Rennes dans l'histoire*, Apogée, 2003.

⁴ *Les lois des grands mouvements de l'atmosphère et la formation de la translation des tourbillons aériens*, thèse de 1882.

⁵ Voir Norbert Talvaz « *Lycées d'Etat et religion catholique : les aumôniers du lycée de Rennes 1803-1989* » - Rennes 1998

⁶ Lire à ce sujet « Le Trou », texte de Marijo Lespagnol, *Echo des Colonnes* n° 24 p 10.

⁷ Comme *Les Héritiers*, *Le Bastringue*, *La prise d'Ismaël*, *Un voyage en Espagne*, *Don Ferdinand d'Aragon* et *Les Polonais*

⁸ L'enfance d'Henri Hertz (1875-1966), fils d'un officier de carrière, connu de nombreuses pérégrinations. Brillant élève, il fit au lycée de Rennes la connaissance d'Alfred Jarry dont il était de deux ans, le cadet. Il a témoigné à plusieurs reprises sur les déboires de son professeur, Félix Hébert.

⁹ Les deux seuls textes de cette époque qu'il conservera dans *Ontogénie* sont *Onésime ou les tribulations de Priou* et *Les Alcoolisés* (opéra-chimique dont *l'Echo des Colonnes* a rendu compte dans le N° 18 (pp 3 et 4))

¹⁰ Utopique car la Pologne était -comme chacun sait- un pays qui n'existait pas (dernier partage en 1795)

¹¹ Cité dans l'excellent *Alfred Jarry* de Patrick Besnier aux Editions CULTURESFRANCE. Cf. compte-rendu de Jean-Noël Cloarec.

Ubu hante encore le lycée de Jarry



Echo n°1 -1997

Tentateur

avec le Proviseur Yves Quéau

Terrorisé

dans le four à cornues



Echo n°1 -1997

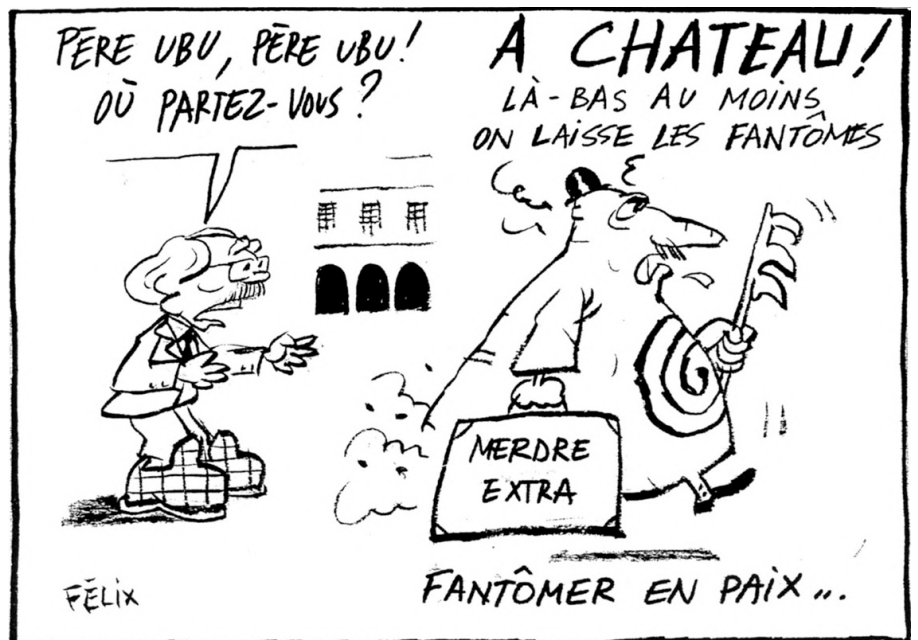


Echo n°5 -1998

Furibard

pour cause de travaux

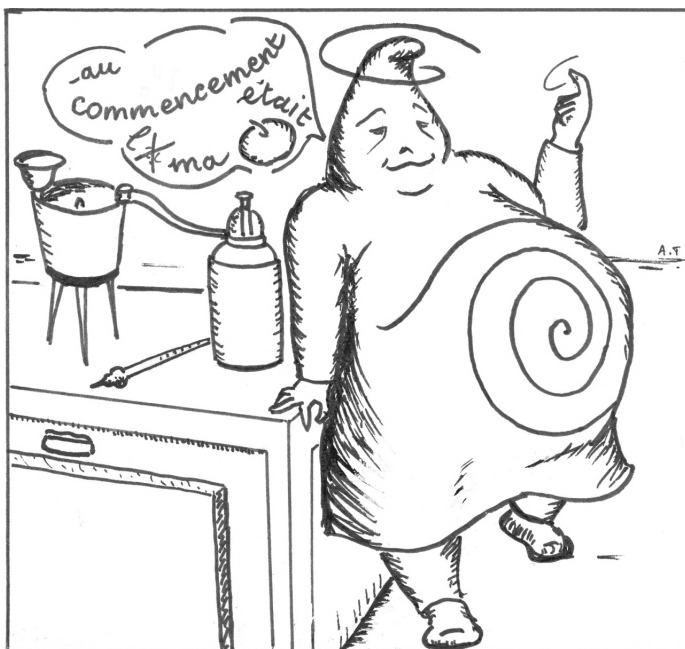
Traître



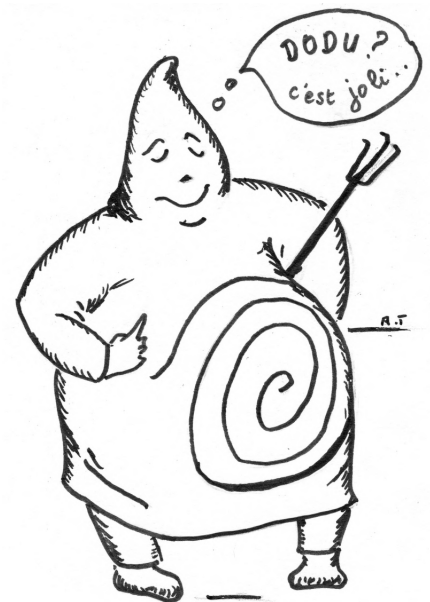
Echo n°6 -1999

Emu par ...

... les vapeurs d'alambic



... le nom d'un Inspecteur d'Académie



Echo n°17-2003

Il se cache jusque
dans le cachet de
l'AMELYCOR



Récolement des caricatures : A. Thépot



Mafia célébrant un rite totémique

On a malgré tout reconnu l'Amélycor représentée par (de gauche à droite)

- Gilles le Goffic professeur de Lettres
un fondateur d'Amélycor
- René Carsin professeur d'Hist-Géo et
1^{er} président d'Amélycor
- Jean-Noël Cloarec professeur de Sc. Nat. et
2^{ème} président d'Amélycor
- Wanda Turco professeur de Lettres, son
actuelle Secrétaire..

Nous serions tentés de situer cette cérémonie occulte, dont la date est imprécise, aux alentours du centième anniversaire de l'**Avènement** soit la merdrique année 1996-1997. Mais il se peut que le culte fût plus ancien ...

A. TH.

(Voleur d'image : Jacques Poissenot)

Compléments

• Iconographie

-Portraits de Jarry

Nous n'avons pas retrouvé à ce jour de photo de Jarry correspondant à son passage au lycée de Rennes (1888-1891). Le choix a porté sur les portraits les plus proches chronologiquement. Page 7 : extrait d'une photo de classe au lycée Henri IV (année 91-92) ; page 9 dessin à Pont-Aven, en 1894, par Eric Forbes-Robertson (Coll. Part.) : le visage est encore juvénile, la mise est celle du rapin.

-Ubu

Pages 7 et 14 : reproduction de la gravure sur bois de l'édition originale d'Ubu-Roi au Mercure de France (1896)

-Lycée

Les plans conservés aux archives municipales ont été magnifiquement numérisés et sont consultables jusqu'au plus petit détail sur le site des archives : www.archives.rennes.fr. On les trouve dans la série 2Fi.

La gravure (p 13) représentant -image rare- la coexistence des deux lycées provient du numéro de 1931 de « *Annuaire et statuts de l'Association des anciens élèves* ». Elle porte la mention « *Lycée de Rennes vers 1885 d'après Lelièvre* » (Bibliothèque Municipale)

• Pages de l'Echo des Colonnes ayant trait à Jarry

N° 9, pp 10-11, autour de la mise en scène d'Ubu-Roi par Hervé Lelardoux en 1992 et 1993 ; N° 16 pp 8-9, article de André Héland : « *Jarry et l'Affaire Dreyfus* » ; N° 18, pp 3-4, A. Thépot, J. Penneec (photos J.N Cloarec) « *A quoi jouent les élèves quand ils s'appellent Jarry* »

• Publications de nos conférenciers sur Jarry

Patrick BESNIER : *Alfred Jarry*, Paris, Fayard, 2005 ; *Alfred Jarry*, Editions CulturesFrance, 2007.

Henri BEHAR : *Les cultures de Jarry*, Paris, PUF, Coll. « *Ecrivains* », 1988 ; *La Dramaturgie d'Alfred Jarry*, Paris, Champion, 2003.

• Site dédié à Jarry

Exposition virtuelle, « *La Passion Jarry* » en 20 panneaux sur le site de l'année Jarry : <http://www.alfredjarry2007.fr>.





AVIMAGES

**Vos Films
sur DVD**

Réalisation Vidéo - Multimédia

Transfert K7 et films Super8

Duplication DVD

Travaux vidéos



17, boulevard du Colombier - 35000 Rennes

02 23 30 30 31 - avimages@cegetel.net

LA RECRE « déchaînée »

d'Yves Nicol et Jean-Paul Paillard

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										
11										

Horizontalement

- 1 • C'est là qu'on fesse.
- 2 • A baissé pavillons.
- 3 • Corse (phon. pas couché) / Métal.
- 4 • Est-il heureux ?
- 5 • 2 points -/- Pas fraîches.
- 6 • Article -/- Bout d'acanthé -/- A remettre dans l'ordre pour nourrir le veau.
- 7 • Remplissent les chambres -/- Préposition.
- 8 • Un peu de blanc -/- Nous permettent d'avoir chaud aux pieds.
- 9 • Quand on n'a pas payé toutes ses dettes -/- Fatigué mais perturbé.
- 10 • Agis comme un mec créant.
- 11 • En a-t-il été ainsi pour remplir cette grille ?

Verticalement

- A • Ancien sire concis.
 B • Pierre Dac a créé ce journal (3 mots).
 C • Le patron mais à l'envers -/- Parfois utile au détective.
 D • Ne s'opposas pas -/- Lié.
 E • La bruyère par exemple -/- Romains de Valence.
- F • A donc été gai -/- Avait-elle une âme pour Lamartine ?
 G • Pronom -/- *Un peu de talc* -/- du travail pour l'étudiant -/- Encadrent le nom.
 H • Palmier -/- Habitant d'un pays balte.
 I • A l'envers : doublé au bout de la queue -/- Poisson.
 J • Aboutissait.

Solution des mots croisés du numéro 27

Horizontalement

- 1 Anorexique • 2 Salopauds • 3 Spi -/- Aimant • 4 Ahmet -/- Bris • 5 • St -/- Capet • 6 Saphir -/- Eur • 7 Il -/- Ases -/- DD • 8 Nier -/- Folio • 9 En -/- Prévenu • 10 Select -/- See.

Verticalement

- A Assassins • B Naphtaline • C Olim • D Ro -/- Echarpe • E Epatais -/- RC • F XII -/- Préfet • G Iambe -/- Sov (vos) • H Quarte -/- Les • I Udni (Indu) -/- Udine • J Est surdoué.

Tribune

Pour UN NOUVEAU MONUMENT AU CAPITAINE DREYFUS DEVANT LE LYCEE

Depuis l'enlèvement de la statue élevée en 1990 devant notre établissement en hommage au capitaine Dreyfus, le Lycée Emile Zola est un lieu de mémoire aveugle, mal signalé au regard extérieur et peut-être mal identifié comme tel par ceux qui le fréquentent. Il devient donc urgent qu'un nouveau monument vienne remplacer la statue absente qui siège désormais à l'Espace Dreyfus des Champs Libres. Cette urgence déborde largement le cadre scolaire pour s'inscrire dans l'histoire d'un lieu, la pédagogie d'un événement et finalement l'action municipale.



Le capitaine Dreyfus se détache en blanc du mur bleu face au dragon rouge

Le deuxième procès Dreyfus, épisode capital d'un événement devenu universel, appartient indéfectiblement à l'histoire du lycée. La postérité de l'Affaire, sa « pérennité » entretenue par les pratiques historiennes et plus encore par les gestes commémoratifs, ont fait de ce théâtre fortuit du procès de 1899 un des lieux de mémoire majeurs de l'Affaire. Le monument de 1990, « La dégradation de Dreyfus », œuvre du sculpteur israélien Igaël Tumarikn lui avait donné, jusqu'à son déplacement en 2000, une visibilité qui fait défaut aujourd'hui. La petite plaque apposée rue Toullier contre le mur de la salle du théâtre, seul signe extérieur rappelant le procès, n'est pas, de toute évidence, à la dimension du lieu. Et il n'est pas sûr que le nom d'Emile Zola inscrit en façade suffise à lui seul à rattacher le lieu à l'événement.

La pédagogie de l'Affaire n'est jamais terminée. Le renouvellement des générations la rend constamment nécessaire. La vertu pédagogique d'une statue ou de tout autre monument est certes aléatoire mais elle peut prendre, dans un établissement scolaire, lycée d'Etat de surcroît, une force ajustée à la nature du lieu, creuset des valeurs républicaines et espace de laïcité. L'installer à proximité de l'escalier où se formait la « haie de déshonneur » ajouterait au symbole et à la leçon d'histoire une dimension réparatrice.

La ville de Rennes s'est construite progressivement une mémoire de l'Affaire. Après avoir longtemps occulté l'événement pour ne pas revivre les divisions et les passions du passé, la ville a amorcé, un peu plus tôt et plus intensément qu'ailleurs, à partir des années 1970, un travail de mémoire exemplaire de l'Affaire. La ville du deuxième procès, longtemps associée au scandale de la deuxième condamnation, s'est portée à la pointe du combat pour la mémoire du capitaine Dreyfus. Elle a multiplié les gestes commémoratifs en son hommage, elle a inscrit dans son espace public des traces nombreuses de ses liens avec l'Affaire et l'Homme Dreyfus au point de dessiner une toponymie dreyfusienne unique en France, elle s'est dotée de la seule exposition permanente consacrée à l'Affaire, en attendant la Maison Zola et le Musée Dreyfus de Médan. Il ne lui manque qu'un monument emblématique, visible dans un espace public ouvert, qui viendrait rappeler à tous que la ville qui a condamné Dreyfus une deuxième fois est aujourd'hui la gardienne de la mémoire dreyfusienne.

Le projet a déjà rencontré des échos favorables, du personnel et des élèves, des institutions en charge de l'établissement, conseil municipal, conseil général, conseil régional, et du centre culturel juif. Tous ont montré leur attachement aux valeurs associées à ce travail de mémoire et d'histoire. Le dernier centenaire de l'Affaire est encore suffisamment proche pour offrir l'occasion de les inscrire une fois de plus dans l'espace public rennais.

Pascal Burguin

- Voir page 8, le compte rendu de la conférence de Patrick BESNIER sur Alfred JARRY (19/4/2007)
- Ci-dessous, celui de la conférence d'Agnès THEPOT (10/5/2007)

L'œil

du XV^{ème} siècle

Le 10 mai dernier, dans le cadre des Jeudis de l'Amélycor, Agnès Thépot nous proposait une conférence intitulée « **La première Renaissance : l'œil du XV^e siècle** ». La référence à Baxandall était explicite et revendiquée, mais le propos marquait son originalité par l'analyse d'œuvres différentes et prenait une autre dimension, puisque les frontières de la péninsule italienne étaient franchies ; c'était de l'ensemble de l'Europe qu'il était question.

On pourrait croire que l'apparition de la perspective à la fin de ce qu'on a coutume d'appeler le Moyen-âge n'était qu'une innovation dans l'histoire de la peinture parmi d'autres, un détail, comme diraient d'aucuns. Agnès s'est attachée à montrer que derrière cette nouveauté, c'est toute une façon de voir qui se transforme. Dire que l'œil du XV^e est différent de celui des siècles qui ont précédé, c'est affirmer que c'est à une rupture culturelle majeure que l'on assiste ; une vision du monde renouvelée s'installe.

En étudiant le contexte historique, la conférencière insiste sur le rôle joué par le cataclysme qu'a constitué la succession des épidémies de peste à partir du XIV^e siècle. De la Méditerranée à la mer du Nord, le fléau frappe tous les classes de la société, faisant parfois disparaître jusqu'au tiers ou à la moitié de la population. Ces catastrophes répétées entraînent de profondes modifications dans la société. Face à ce qui est considéré comme un châtement voulu par Dieu, la façon de vivre la foi évolue, la dévotion se fait plus personnelle en même temps que se développent les grandes émotions collectives. De nouveaux thèmes iconiques apparaissent – entre autres la danse macabre et la roue de la fortune – qui font écho aux tragédies et aux bouleversements.

Si la peste est à l'origine d'un effondrement de bon nombre des repères sur lesquels était fondée la société médiévale, elle peut aussi être considérée comme étant paradoxalement à l'origine d'un autre type de prospérité, favorisant par là même l'émergence d'un nouvel ordre. La pénurie de main d'œuvre participe à l'embellie dont profitent les pauvres. Le servage disparaît presque totalement en Europe occidentale. C'est le pays de Cocagne qui voit le jour, tout relatif certes, mais bien réel.

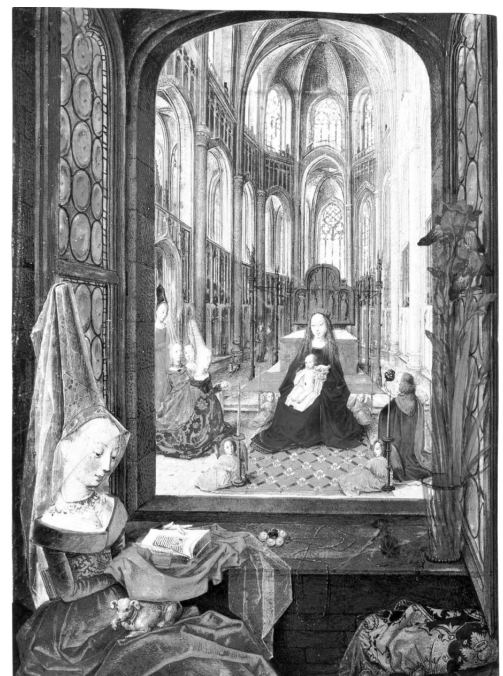
Au sens strict, le monde est à reconstruire, il faut à nouveau délimiter les propriétés, replanter, drainer ; pour ce balisage du territoire, le géomètre quadrille le paysage. Les commerçants ont une solide instruction fondée sur le calcul : il faut changer les monnaies, convertir les unités de mesure, évaluer d'un coup d'œil la contenance d'un tonneau, la surface d'une pièce d'étoffe. Il n'est pas jusqu'à l'homme de guerre qui, avec l'allongement de la portée des armes à feu n'ait à utiliser les caractéristiques mathématiques des trajectoires. Et c'est là que nous retrouvons la perspective : les nouveaux riches, en grande partie pour faire état de leur récente fortune, achètent des œuvres d'art. Les peintres naguère au service presque exclusif du clergé, doivent répondre à une clientèle dont les goûts, les désirs, sont bien différents de ceux de leurs anciens commanditaires. Ces personnages habitués à compter, évaluer, calculer, ont un œil bien différent de celui d'un clergé tourné vers les méditations théologiques. La perspective en peinture s'inscrit dans cette modification profonde qui bouleverse, à tous points de vue, la vision du monde.

La représentation de l'espace, l'apparition des paysages, portent la marque de ce renouvellement de la façon de voir. L'Eglise ne reste pas à l'écart du mouvement, les tableaux à destination ecclésiastique adoptent progressivement des figurations fondées sur les apparences.

Relisant ces quelques notes, je mesure combien je trahis les caractéristiques de la conférence d'Agnès. Ce que je ne peux évoquer que de façon lourdement didactique était au contraire un constant émerveillement auquel participait une iconographie d'une grande richesse et d'une totale pertinence. Comment ici rendre compte des bouleversements dans le subtil jeu de miroir entre la façon de voir et la manière de représenter ?

L'œuvre qui m'a le plus frappé par ses caractéristiques propres et les commentaires qu'elle a suscités est de modeste dimension : 22,5 cm sur 16,3 ; c'est en fait une miniature anonyme illustrant le livre d'heures de Marie de Bourgogne, et qui est datée de 1477. La dame assise à sa fenêtre s'est dépouillée d'une partie de sa parure. Son regard est tout intérieur ; ce qu'elle voit est figuré au-delà de la fenêtre... Les deux œilletons rouges sont les symboles de son mariage... Non, je n'irai pas plus loin. Je ne peux que tenter de donner aux absents le regret de n'avoir pu assister en personne à la lumineuse prestation d'Agnès, où n'ont manqué ni explicitation du contexte historique, ni décodage méthodique des allégories, ni l'analyse de l'organisation des espaces représentés – ô combien porteuse de sens – dans laquelle bien sûr la perspective joue un rôle déterminant.

.../...



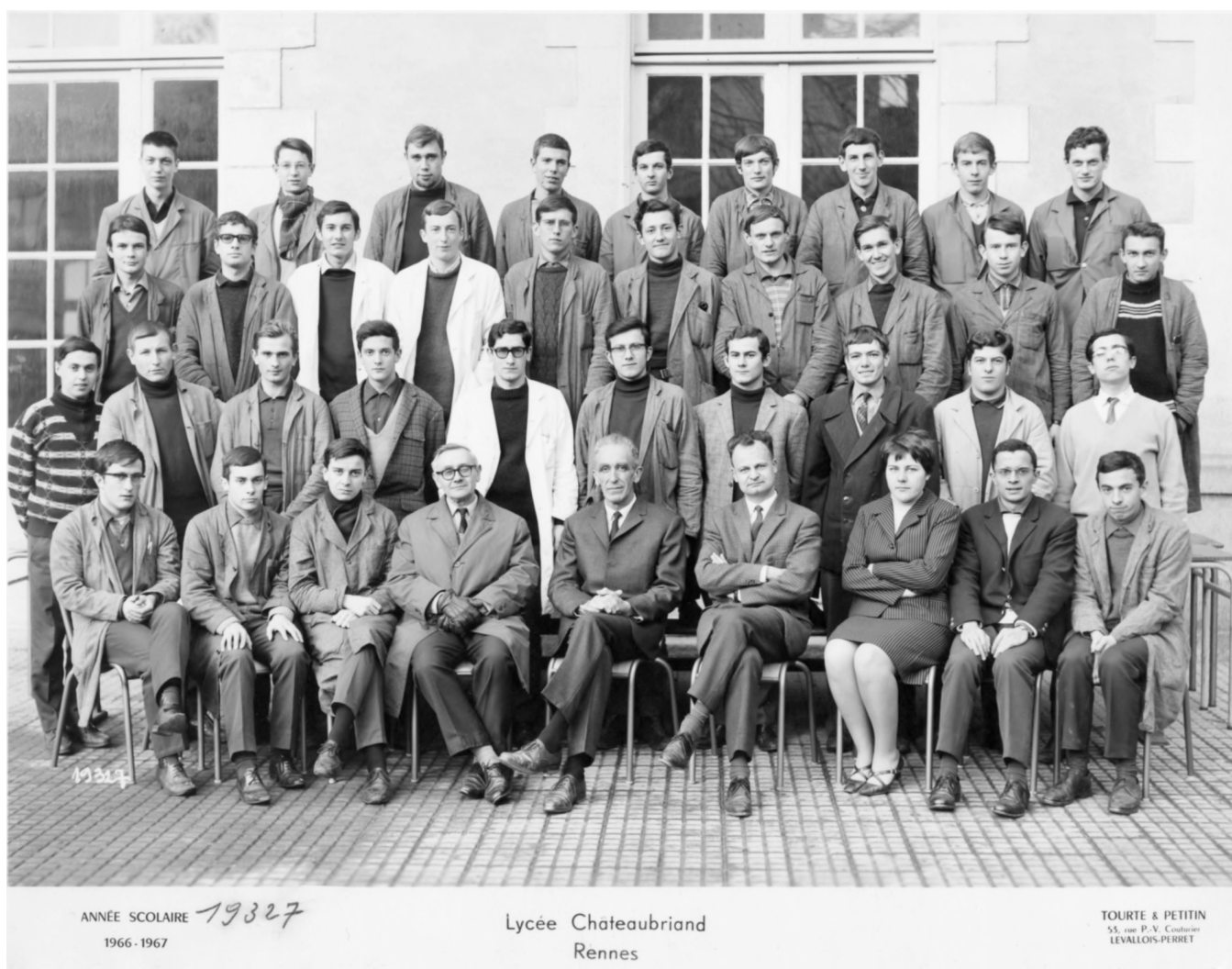
En introduction à sa conférence, Agnès demandait de faire un gros effort d'imagination pour entrer dans un monde qui nous est hermétique, parce que la plupart des codes nous échappent.

En la suivant pas à pas, et presque sans effort, par la clarté de sa démonstration – que je simplifie ici outrageusement – et la richesse des illustrations, elle nous donnait l'impression miraculeuse d'être plus intelligents et de comprendre avec elle et en même temps qu'elle les enjeux de la transformation de cet œil du XV^e siècle.

C'est bien un moment charnière de l'histoire de l'art et de l'histoire tout court dont les ressorts cachés nous sont livrés. Un monde se reconstruit en même temps qu'un nouvel espoir se fait jour. De l'inévitable dégradation depuis la création – puisque l'humanité s'éloigne de plus en plus du geste créateur divin – on passe à une vision du monde où le progrès devient possible. Tel est bien l'un des enjeux majeurs de cette première Renaissance dont on découvre avec quelque incrédulité qu'elle est européenne mais pas encore française. Les choses se passent en Italie et en Flandres, voire en Bourgogne, qui est encore en dehors du royaume de France. La vraie Renaissance, celle qui mérite la majuscule, n'a lieu qu'un siècle plus tard... Le regard élargi à la dimension de l'Europe auquel nous invite Agnès nous incite à une réflexion sur notre façon étroite et chauvine de concevoir l'histoire. Fi de l'arrogance ! Certes de grandes pages sont encore à écrire dont nous serons, mais l'essentiel a déjà eu lieu ailleurs.

Quant aux difficultés d'accommodation du regard qu'ont pu éprouver ceux qui ont été les témoins de cette mutation de la représentation de l'espace, on peut très facilement s'en faire une idée en constatant combien les innovations des peintres du début du XX^e siècle ont pu choquer les contemporains dont l'œil, façonné par la perspective et la reproduction des apparences, restait à bien des égards celui du XV^e siècle.

Gilbert Turco



Classe d'Agri-Agro en 1966-1967

Ils nous ont invités à Zola...

« Ils », ce sont une « ancienne » et presque trente « anciens » du Lycée, souvent accompagnés de leurs épouses : toute une promotion d'élèves de classe préparatoire — section agri-agro 1965-1967 — qui firent en nos murs, alors Lycée Chateaubriand, leurs deux années d'études. Ils s'étaient donné rendez-vous, ce samedi matin là, 19 mai 2007, sur le lieu même où ils s'étaient côtoyés, avant de se perdre de vue... Il s'agissait donc d'un anniversaire et de retrouvailles, quarante ans après.

De l'aveu même de nos hôtes (et l'on saura gré à la langue française de désigner par ce terme, indifféremment, ceux qui reçoivent et ceux qui sont invités) l'attente était forte. Le hasard des concours et des carrières les avait envoyés aux quatre coins de France, et si certains s'étaient ponctuellement revus, la promesse de se retrouver **tous**, après qu'ils seraient libérés des tâches et des enjeux de la prépa, n'avait pas encore pu être tenue.

Le moment le plus lourd d'émotion fut, sans doute, celui de la re-connaissance, devant l'entrée de la rue Toullier, où se faisait le ralliement. Pas de retardataires, comme si les vieilles exigences de ponctualité étaient intactes, mais surtout parce que la hâte, tout juste teintée d'une légère appréhension, était grande. Nous étions là, puisque nous détenions les clés, mais nous nous fîmes discrets, témoins privilégiés que nous étions de ce moment où le Temps se donne doublement et brutalement à lire dans le miroir de l'Autre. Celui-ci a changé (un peu, beaucoup...) et ainsi en est-il, forcément, de soi. Les prénoms et surnoms reviennent, on se serre la main, on se tape sur l'épaule, les sourires s'élargissent, les regards s'embuent... L'invitation de Jos et Jean-Noël à commencer la visite est bienvenue.

Certes, les bâtiments aussi ont changé, mais la rénovation du « bahut » a su préserver l'esprit du lieu et, au fil des explications et du parcours, nous devinons que pour nos auditeurs attentifs le Temps s'est comme effacé. Le dialogue se renoue, les pas s'attardent, les appareils de photos crépitent...

C'est autour de photos, encore, que les souvenirs fusent ou affluent. Amélycor a sorti de ses archives les clichés en sa possession, un ex-prépa a apporté les siens et, pendant que certains découvrent les trésors de la bibliothèque ancienne, d'autres se relaient pour interroger les images d'antan, magiquement sauvegardées par messieurs Tourte et Petitin.

La seconde jeune fille admise jadis dans la classe a renoncé dès la première année — trop dur — ; un des présents, celui qui a apporté ses photos, est salué rétrospectivement par ses condisciples pour ses brillants résultats d'antan — il n'a pas « pris la grosse tête » et garde, si la rédactrice peut se permettre un commentaire personnel (!) un sourire très large, et l'œil pétillant...

On évoque aussi, à voix assourdie, les absents. Celui-là, en haut à droite d'une des photos qui, empêché par une douloureuse maladie, n'a pu se joindre à ses camarades, le même qui, naguère, était unanimement envié et admiré pour sa belle et grande stature. Cet autre, qu'on ne reverra jamais plus et que ses résultats brillants n'ont pas consolé de la sévérité fruste d'un père, au point qu'il ait choisi prématurément de s'effacer tout à fait. Ses anciens camarades, dont la plupart ne savaient pas, font silence.

On remonte lentement dans la cour de la Chapelle, en petits groupes. Cour des Colonnes on croise des « zoliens » sinisants, venus subir une épreuve de langue. Cette rencontre de générations ramène définitivement les sourires et fait reprendre les bavardages, qui se prolongent amicalement, comme les questions. S'adresser à Jean-Noël pour la réponse, cet homme-là est la mémoire encyclopédique du Lycée !

Nous nous souviendrons de cette matinée comme d'un moment plein de la vie d'Amélycor, dont nous remercions nos hôtes, comme ils nous ont remerciés, chaleureusement. Ils ont prévu de se revoir régulièrement : nous leur gardons volontiers les clés !

Wanda Turco

Noms des élèves et professeurs figurant sur la photo ci-contre *(prière de nous signaler les erreurs)*

Nazart Bonnier Dauphin Debenay Le Mao Lamachère Leroux Lemeur Rousseau

Plouhinec Duniau Picart Tregouet Le Floch Le Dréau Hocdé Gadal Fablet Moreau

Caradec Levesque Juerre Molveaux Paulin Marc Levasseur Berengier Casemajor Chalumeau

Savary Châtelier Vallée NEHOU DONNARD JOLIDON Pichavent Ar(n)gotti Ducret

Un curieux appareil

VOIR SANS ÊTRE VU
STORES - VENTILATEURS
 Jalousies-Store en bois (brevetés s. g. d. G.)
FONTAN, rue de Rivoli, 46

Objets d'utilité domestique

EAU DE SELTZ. — Neuf médailles.
APPAREIL GAZOGÈNE - BRIET
 BREVETÉ S. G. D. G.
 Seul approuvé par l'Académie Impériale de médecine
 seul admis dans les hôpitaux.



AU MOYEN
 du
Gazogène-Briet
 on prépare
 soi-même et à peu
 de frais :

EAUX DE SELTZ
DE VICHY
 Limonade gazeuse
 Soda
 Vins mousseux
 etc., etc.

Prix des Appareils
 de 1, 2, 3, 4
 et 6 bouteilles :
12, 15, 18, 25
 et 30 fr.

Prix des Poudres
 pour
 1, 2, 3 bouteilles :
10, 15, 20 fr.
 les 100 doses.

SEUL DÉPOT
 du **Porte-Acide**
GARNAUD.

MONDOLLOT FILS, INGÉNIEUR FABRICANT.
 Fabrique, 94 et 96, rue du Château-d'Eau.
 40, DÉPOT, boulevard Bonne-Nouvelle, 40.

RASOIRS AUBRIL PALAIS - ROYAL - 139

COFFRES-FORTS B^{is} LHERMITTE, D^{is}
 Serrures de sûreté à
 clef inimitable. - Boulevard Beaumarchais, 44.

(Réclame extraite du *M.U.*, n° du 30 juin 1866)

On le trouve dans la salle Hébert.

Les profanes l'observent avec perplexité, pénétrés de respect devant la science. Mais à quoi cela sert-il ?

La consultation du *Moniteur Universel*, journal officiel du Second Empire apporte la réponse.

Une publicité insérée à partir des numéros de mai 1866 montre que c'est « un objet d'utilité domestique » et que l'« appareil gazogène-Briet » permet de « préparer soi même et à peu de frais de l'eau de Seltz ... ». A quoi cela pouvait-il servir dans un laboratoire de chimie ? Tout simplement à fabriquer de l'eau enrichie en CO₂ ; mais celle-ci ne pouvait-elle avoir un usage festif ?

N'oublions pas la présence d'alambics, le père Hébert concoctait-il des potions apéritives ?

Jean-Noël Cloarec

NOTES DE LECTURE

Par J-N CLOAREC

Jean Bobet.

« Le vélo à l'heure allemande », La Table ronde, Mai 2007, 220 p.

Toute une époque apparaît, c'est la guerre, « et pourtant ça tourne ».

Au Vel' d'Hiv', bien sûr, mais pas seulement, car il y a à l'époque sept vélodromes à Paris ! Grâce à la documentation exceptionnelle réunie par Jean Bobet, l'amateur de cyclisme se réjouit de rencontrer des vedettes comme Emile Idée, d'assister aux débuts prometteurs de jeunes talentueux comme Teisseire, Geminiani, Bobet, Van Steenberghe. Les compétitions sont d'une pénibilité d'un autre temps, le championnat de France de 1942 (269 km. sur un parcours semi-montagneux) ne peut échapper à Emile Idée. Il gagne en effet au sprint à Lyon... et s'écroule, totalement ivre. En fait, assoiffé, il avait avalé d'un trait le contenu d'un bidon passé par son équipier Mithouard, lequel « avoue alors qu'il a oublié de dire que son bidon était plein de porto ». Tout le monde se réjouit de voir consacré le meilleur coureur de l'année, mais pas Jacques Goddet qui voit là une « trace de doping ».

« Bobet excelle à nous évoquer, avec nuance et talent, la tristesse de ces temps accablés. » (François Simon, Ouest-France.) C'est dire que ce livre qui rend bien compte de l'ambiance particulière régnant alors, devrait intéresser un public bien plus large que les passionnés de cyclisme. Nous savons tous que les vélos ont été bien précieux, pour les déplacements et la quête du ravitaillement, mais il est surprenant d'apprendre qu'en 1941 les plaques de cycles en laiton « furent expédiées en fonderie par le gouvernement de Berlin et remplacées par des plaques en alu par le Gouvernement de Vichy. » Singulier aussi de voir qu'Albert Chichery, ministre de Vichy et ami de Laval, est surtout le directeur des cycles *Dilecta*. « Sa position idéale permet à Chichery de se ravitailler en matières premières. Il n'empêche, les chars de l'état dans les rues de Vichy en fin 1940 sont des vélos Dilecta. » (Le leader de *Dilecta* est Louis Caput ; la vedette du rival, *Alcyon*, étant Emile Idée.) Jean Bobet a la bonne idée de suivre le destin de trois coureurs, Charles Berty, Albert Bourlon, Guillaume Mercader et d'un journaliste, Félix Léviton, cela apporte une dimension humaine supplémentaire à ce « livre rigoureux et malicieux à la foi ». (F. Simon, Ouest-France.)

Patrick Besnier

« Alfred Jarry », CULTURESFRANCE éditions, Mars 2007, 96 p.

Cet ouvrage est édité par CULTURESFRANCE, opérateur du ministère des Affaires étrangères et du ministère de la Culture. La collection « Auteurs » est destinée à un large public notamment aux lecteurs francophones à l'étranger. Le texte de P. Besnier est accompagné de photographies, illustrations, reproductions de documents. Le contenu et la qualité de la réalisation sont remarquables. C'est à la fois une excellente initiation pour découvrir l'œuvre et le personnage, mais Patrick Besnier ravit aussi tous ceux qui ont lu et relu Jarry, et apprécié sa monumentale biographie, (Alfred Jarry, Fayard, octobre 2005.). Un coup d'œil à la table des matières ? Le chœur des foetus, (I) ; L'allure d'un fauve, (II) ; Un être ignoble comme vous, (III) ; L'éternité, (IV) ; Le théâtre des pantins, (V) ; etc... On voit qu'on ne s'ennuiera pas ! Les citations sont judicieusement choisies, Alfred nous étonnera toujours et si on n'est pas persuadé que « des asticots bien constitués lâchés en liberté sur un billard ou toute surface plane et horizontale se dirigent incontinent et parallèlement vers le **Nord-Ouest** » ce qu'aucun traité d'éthologie ne confirme, en revanche quand il affirme que « quatre vingt dix neuf sur cent -mais pas plus- de nos romans sont exclusivement réservés à exploiter la sollicitude de l'homme à l'égard de son appareil reproducteur » il est plus proche de la vérité, et pas seulement dans le cas du « Surmâle ».

Olivier Abel et Jérôme Porée.

« Vocabulaire de Paul Ricœur », Ellipse, 2007, 94 p.

« En guise d'initiation à sa philosophie... un précieux vocabulaire de Paul Ricœur. »

Paul Ricœur.

« Vivant jusqu'à la mort », Seuil, 2007, 145 p.

C'est « une poignante méditation, au fil de laquelle le Philosophe, âgé de plus de quatre-vingt ans, se demande comment faire le deuil d'un vouloir exister après la mort, tandis qu'il sent la sienne approcher et que sa femme est en train de disparaître. » (**L M d L 15/06/2007**). La seconde partie du livre est faite de textes écrits en 2004 et 2005, que le philosophe a lui-même appelés « fragments », textes courts rédigés parfois d'une main tremblante. Le dernier, de Pâques 2005, a été écrit un mois avant sa mort.

L'Affaire Dreyfus. Nouveaux regards, nouveaux problèmes.

Sous la direction de Michel Drouin, André Héland, Philippe Oriol et Gérard Provost.
Presses Universitaires de Rennes, Juillet 2007, 214 p.

Un autre livre sur l'Affaire ? Mais il y a encore du nouveau et « ce n'est pas tant l'histoire qui change que les questions qu'on lui pose, et l'année 2006 a heureusement réévalué la pertinence de certains acquis ». On ne saurait rendre compte ici de toutes les contributions de ce colloque de Rennes des 23, 24 et 25 mars 2006 mais constatons avec Pascal Ory que « l'aventure spécifique de l'Affaire Dreyfus témoigne de ce que, de temps à autre, la victoire peut appartenir aux raisonnables passionnés : on voit assez que ce n'est plus, à ce moment-là, une affaire d'historiens mais de citoyens ». (Un DVD accompagne cet ouvrage, le film de Vincent Lowy, « *Victor Basch, dreyfusard de combat* » qui a été diffusé sur la chaîne Public Sénat).

Agenda

**Assemblée Générale
de
l'AMELYCOR**

**Mardi 13 NOVEMBRE
18 H**

Disparitions

Janine Le Bourbouac'h

C'est avec tristesse que nous avons appris le décès, cet été, de Madame Janine Le Bourbouac'h, ancien médecin régional de santé scolaire. Nous assurons ses enfants et son époux Pierre Le Bourbouac'h, ancien professeur de Lettres du lycée et membre de l'Amélycor de toute notre affectueuse sympathie.

Pour Michel Denis

C'est un très grand serviteur de Clio et de ses valeurs humanistes qui vient de nous quitter en cet automne 2007. Michel Denis va, certes, manquer cruellement à sa famille et particulièrement à son épouse -mon professeur en cinquième- qui fut pendant de longues années au lycée Zola, une collègue ouverte, chaleureuse et appréciée.



Cl. E. Chopin

Michel Denis, Rennais de naissance, avait lui-même -et il ne n'oubliait pas- été élève dans ce même lycée, puis, après un passage à Laval, y était revenu comme professeur avant d'occuper au sein de l'Université R2 Haute-Bretagne, de multiples responsabilités dont celle de président de 1976 à 1980.

Pédagogue soucieux d'un dialogue constructif, doué d'une grande force de conviction, il savait faire partager son goût de l'histoire aux étudiants, aux professeurs en formation continue tout comme aux auditeurs des colloques régionaux ou nationaux. Michel Denis pouvait combiner approche factuelle claire, problématisée, et récit captivant, nous prouvant combien l'approche de l'histoire gagne à être analysée avec complexité et nuances.

Citoyen persuadé du droit « des Français à la parole » et pas seulement en 1789, il a montré par ses engagements professionnels et personnels combien « l'historien se situe au cœur de la cité » selon la formule de Pierre Vidal-Naquet. Ainsi l'historien réfléchit sur les acteurs tout en étant lui-même acteur.

« Bleu de Bretagne » comme le géographe M. Le Lannou qui, lui aussi, fut un temps professeur au lycée, il s'est également intéressé aux « Blancs » de Mayenne ou de Bretagne pour comprendre, à travers les courants politiques si contrastés de l'Ouest, « l'identité bretonne ». Les traces indélébiles de ses travaux de recherche, de ses actions publiques ou privées, restent et resteront.

Puissent ces quelques lignes, à titre personnel et collectif, au nom des collègues et de l'AMELYCOR, contribuer à laisser un témoignage de toute la gratitude intellectuelle et amicale que l'on peut avoir envers Michel Denis, chercheur et historien qui ne cessera d'être notre compagnon de route et une référence culturelle.

Nicole Lucas, 4 octobre 2007



Marionnette originale du Père Ubu - 1897

SOMMAIRE

EDITORIAL	p 1
QUARTIER DU LYCEE EN 1952	p 2-3
O TEMPORA ! O MORES !	p 4-5
LES JEUDIS DE L'AMELYCOR	p 6
DOSSIER : JARRY ET LE LYCEE DE RENNES	
• Couverture	p 7
• Biographie d'un « provocateur » délicat	p 8
• Alfred Jarry au lycée de Rennes	p 9-10
• Le lycée du P.H. incubateur du P. Ubu	p 11-13
• Caricatures d'Ubu dans l'Echo	p 14-15
• Rite totémique / Compléments	p 16
LA RECRE « DECHAÎNÉE »	p 17
POUR UN MONUMENT A DREYFUS	p 18
CONFERENCE (compte-rendu)	p 19-20
VISITE DES AGRI-AGRO 65-67	p 20-21
CURIOSITE / LECTURES	p 22-23
DISPARITIONS	p 23
SOMMAIRE	p 24

BULLETIN D'ADHESION

Rappel : l'adhésion vous permet non seulement de soutenir et de faire vivre l'Amélycor mais aussi de recevoir L'ECHO DES COLONNES et d'être informé des dates des différentes activités de l'association.

NOM.....Prénom.....

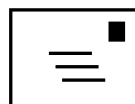
Profession.....

Adresse.....

.....

Numéro de téléphone.....

Courriel@.....



TRESORIER AMELYCOR
Cité scolaire Emile Zola
2 Avenue Janvier
CS 54444
35044 RENNES CEDEX

• Désire adhérer à l'AMELYCOR pour l'année scolaire : **2007 – 2008**

• Ci-joint, un chèque de **15 €**

Le

Signature